

ARCHIVES

Gers, le bonheur est dans l'avenir

Le film d'Etienne Chatiliez a conforté l'image épicurienne de ce département du Sud-Ouest. Sans renoncer à la promotion de la gastronomie locale, les responsables économiques misent sur la qualité de la vie et sur les nouveaux outils de communication pour attirer et pour développer les activités du secteur tertiaire « Il y a deux siècles, le département comptait 320 000 habitants ; aujourd'hui, 174 000. D'un côté, c'est un pur bonheur de vivre ici ; de l'autre, on ne sait comment donner aux jeunes un travail pour qu'ils restent »

Par MICHEL BRAUDEAU

Publié le 20 juillet 1997 à 00h00 - Mis à jour le 20 juillet 1997 à 00h00 · Lecture 10 min.

Article réservé aux abonnés

A Auch, préfecture du Gers, sur la place de la Libération, où trône l'hôtel de ville, figure une autre institution, de bien plus grande notoriété, l'Hôtel de France. C'est un hôtel en angle, d'excellent confort, dont certaines chambres sont fastueuses. C'est surtout une table, une des meilleures de France, et, dominant cette table, une grande et fine gueule, André Daguin, soixante-deux ans, le plus célèbre des Gersois, qui porte avec fierté les initiales de l'auteur des Trois Mousquetaires.

Il a beaucoup d'autorité dans son tablier blanc, avec ses cheveux blancs, son accent gascon, sa faconde et son érudition, c'est un ambassadeur du Gers auprès du reste du monde à lui tout seul, et sa stature d'ancien rugbyman, son regard d'imperator en imposent encore mieux lorsqu'ils s'accompagnent d'un foie gras tiède à la vapeur ou d'un magret en croûte de sel. « Je suis la troisième génération d'hôteliers dans cette maison, mais il y a déjà onze générations de Daguin qui ont fait à bouffer. Pas des restaurateurs, des cuisiniers. Le restaurateur est une notion récente, d'après la Révolution. Avant, les grands cuisiniers étaient chez les nobles. Après 1793, ils se sont installés à leur compte. C'est un métier récent, qu'il reste à codifier un peu. Un métier qui fait vivre honorablement celui qui l'exerce, pas luxueusement. Les maisons connues ne sont pas rentables. Rien à Auch ne justifie la présence d'un restaurant comme le mien, rien. D'ailleurs, après moi, je conseillerai à mon successeur de descendre la qualité d'un cran ou deux. » Là, on n'a pas trop envie d'y croire.

André Daguin, qui est par ailleurs président de la chambre de commerce et d'industrie du Gers depuis 1986, nourrit pour son département un amour jaloux et beaucoup d'ambition. L'image du Gers qu'a véhiculée le film d'Etienne Chatiliez Le Bonheur est dans le pré ne lui déplaît pas, certes, mais enfin il tient beaucoup à montrer que le Gers, 174 000 habitants et 2,5 millions de canards, n'est pas peuplé que d'anatidés au foie débordant et de paysans pittoresques : « C'est aussi la filière bois, la papeterie, la cartonnerie, les cosmétiques, les techniques de pointe comme Positronic, une société de connectique informatique du Missouri qui a sa filiale ici, employant 87 personnes, ou Techniques avancées, qui fait des logiciels de codes à barre et est passé leader mondial avec 25 employés et 8 millions de profit. Et il y a Sensemat, un négociant du feu de Dieu, et les gens d'Avigers... On n'a pas d'industrie, on n'a pas de grande route, de grand fleuve, rien pour le secondaire. Alors on va passer directement du primaire au tertiaire. » La formule est audacieuse, mais elle synthétise bien le fantasme gersois : le canard et le fax, l'armagnac et Internet.

Qui partage cette vision ? Selon Dominique Bragato, agent immobilier à Auch, la dernière grande vague d'intérêt pour le Gers date de la fin des années 80 : « On croyait que les Anglais débarquaient après avoir envahi la Dordogne et le Périgord. C'était des achats à la fois affectifs et spéculatifs. » La spéculation a fait long feu. M. Bragato a néanmoins rédigé des brochures de promotion bilingues

anglais-français et compte maintenant sur les Scandinaves, les Allemands et les Franciliens : « Il y a de nouveau un frémissement. Le film nous a fait une bonne publicité. Il n'a pas fait décoller un marché, mais donné une image positive, épicurienne du Gers. »

Du reste, des Parisiens de vieille souche n'ont pas attendu la comédie de Chatiliez pour s'installer dans ce pays de collines et de vallons. L'écrivain Renaud Camus a vendu son petit appartement du Marais pour acheter la grande et noble ruine du château de Plieux, une grosse tour carrée édifiée en 1340, remodelée à la Renaissance, qui domine tout le paysage à l'est de Lectoure. En quelques mois, il s'est couvert de dettes, a fait poser des planchers, des dallages, le minimum pour aménager confortablement cette splendeur austère, et il y vit à l'année. « J'avais choisi de m'installer en Gascogne, j'avais le désir de ce lieu. Ici, on est entre le Pays basque et la Provence, tout près de l'Espagne, entourés d'autoroutes mais pas traversés par elles. J'aime les enclaves. Le paysage est intact et la lumière est l'une des plus belles de France. A Paris, j'avais déjà été chassé de plusieurs endroits par les livres, j'avais besoin d'espace intérieur et extérieur. »

Dans les vastes salles de Plieux, Camus héberge une collection à la fois permanente et provisoire (ce sont des prêts) de tableaux et de sculptures, de Michaux, Miro, Appel, Tàpies, Lam, Rebeyrolle, Alechinsky. Il organise aussi, avec l'aide de l'Unesco, du ministère de la culture et de toutes les instances régionales et locales, de grandes expositions estivales, de Jean-Paul Marcheschi, Jannis Kounellis et, pour cette année, de Christian Boltanski, ainsi que des rencontres littéraires, les Devisées de Plieux. Son dernier livre, aux éditions POL, s'intitule naturellement Le Département du Gers.

Claude Posternak, la jeune quarantaine, était un publicitaire de grand talent, promis à un avenir fortuné. A trente-cinq ans, il a quitté Paris avec femme et enfants et s'est posé dans un minuscule hameau, Nèguebouc, dans une belle gentilhommière, pourvue de tous les appareils modernes de communication et où il cultive aussi l'armagnac. Avec des fax, des modems et Internet, il reçoit par exemple des photos du Canada en trois minutes, les retravaille, les expédie illico à Paris sans quitter son arpent de vigne. Il continue à travailler dans la publicité, mais au calme.

Il est aussi conseil de société, psychanalyste d'entreprise : « Il m'arrive de rester trois mois sans descendre à Paris. » On notera l'usage de « descendre » au lieu du classique « monter », qui indique bien le sommet de félicité que représente le Gers pour celui qui l'adopte. « J'ai choisi le Gers pour ses traditions républicaines, son accueil. Ma femme est conseiller municipal, ce n'est pas partout qu'on se fait accepter comme ça. Evidemment, on n'aime pas les gens qui dépassent, ici. C'est une leçon aussi. Les rapports sont faciles, on s'entraide. C'était un rêve d'enfant pour moi, j'aimais les villes de rugby. Et puis le Gers, c'est le département où l'on vit le plus vieux, pour la qualité de l'air, c'est l'air d'ici le mètre étalon. »

SON voisin et ami Philippe Martin a été préfet du Gers de 1992 à 1994, puis des Landes, avant que le gouvernement Juppé, en octobre 1995, ne mette fin à ses fonctions. Préfet hors cadre, il n'en reste pas moins attaché à ce pays et habite en famille à Terraube, en Lomagne. « Il y a deux siècles, le Gers comptait 320 000 habitants ; aujourd'hui, 174 000. D'un côté, c'est un pur bonheur de vivre ici ; de l'autre, on ne sait comment donner aux jeunes un travail pour qu'ils restent. »

Pour Posternak, le film de Chatiliez est en plein dans le fantasme du citoyen pouvoir dire un jour : ça suffit, on s'en va. On va se retrouver un soir d'hiver à manger des grives auprès d'un alambic, on va aller au marché « au gras », assister aux corridas, suivre les saisons. Posternak sait qu'on ne va pas créer la révolution industrielle dans le Gers. Mais il a une idée au moins : « Ce département a un rapport particulier avec le cinéma. C'est le seul à avoir racheté ses salles rurales. Dans tous les petits bourgs, il y a un cinéma, un cas unique en France. Quand Godard fait une première mondiale, il la fait dans le Gers. Idem pour le Van Gogh de Pialat. Pourquoi ne pas installer la Femis [Institut de formation et d'enseignement pour les métiers de l'image et du son] dans le Gers, rendre au département sa politesse ? »

Par ailleurs, le Gers ne manque pas d'esprits pratiques et dynamiques. L'aviculture traditionnelle, poulets, canards et oies, s'est regroupée en associations de producteurs, telle Avigers, qui fête ses vingt ans, près de Mirande, mettant en commun les abattoirs et les moyens de publicité pour produire des volailles fermières de qualité, bien nourries, vivant au grand air avec assez d'espace pour se faire de belles cuisses sans se presser de grossir. Ainsi, un banal poulet standard vit cloîtré, à vingt par mètre carré, pendant quarante jours, nourri avec des aliments hautement énergétiques. Un poulet fermier du Gers vit à onze au mètre carré et chacun dispose de deux mètres carrés de plein air pour son footing, gambade pendant quatre-vingt-un jours, se nourrit à 80 % de céréales, n'absorbe aucune farine de viande ou de poisson, est estampillé avec l'âge, le producteur, l'abattoir, tous les éléments de sa « traçabilité ». Certes, il finit à la broche comme les autres, mais pas stressé. Comme le résume hardiment Pierre Buffo, directeur d'Avigers : « On développe une image de poulet heureux. »

Longtemps, les viticulteurs gersois n'ont pas joui d'une grande réputation. On récoltait vite une piquette qui ne servait qu'à la distillation de l'armagnac, lui-même cousin mal-aimé du cognac. Depuis une quinzaine d'années, les choses changent grâce à des personnalités comme Alain Brumont, viticulteur de pointe et fou de taoumachie : « C'est à Vic-Fézensac qu'on voit les plus beaux toros du monde, les plus dangereux. Vic est la seule arène au monde où l'on réserve ses places deux ans à l'avance. Les Nîmois ont les touristes, nous avons les toros. C'est un défi. C'est comme moi avec mon vin, je défie les plus grands. J'étais mi-céréaliériste mi-viticulteur quand, il y a quinze ans, je me suis lancé dans le vin pour en faire quelque chose de bien. Je ne savais pas que j'allais devenir numéro un de l'appellation madiran, numéro un du Sud-Ouest, parmi les dix ou vingt meilleurs Français. Une réussite rapide, étonnante. Avec notre cépage, le tannat, on peut jouer dans la cour des grands. »

Avec deux millions de bouteilles par an, Alain Brumont soigne le prestige du vin sous les deux marques Montus et Bouscassé. Une coopérative comme Plaimont, qui regroupe depuis la guerre 2 500 hectares de vignobles, produit 15 millions de bouteilles. Mais elle sait qu'elle ne survivra que par la qualité et a remplacé ses cépages médiocres par des cépages ancestraux : le tannat, le pinenc, l'arruffiac, le petit courbu. Elle a rigoureusement contrôlé toutes les étapes de la vinification avant de partir à la conquête des marchés asiatiques et européens.

Autres mousquetaires solitaires comme Alain Brumont, Yves Grassa et sa soeur Maïté produisent au château du Tariquet un vin blanc du Gers, le premier à avoir obtenu la médaille d'or en 1982. Et à l'avoir gardée cinq ans de suite. Tariquet produit aussi des eaux de vie, comme la Folle blanche, et surtout l'un des meilleurs armagnacs du pays.

A Fleurance, Jean-Claude Sensemat est l'un des rares industriels à avoir réussi dans le Gers. Fils d'un fabricant de clôtures électriques, le « petit quinquiller mégalomane », comme il se surnomme lui-même, est parti en Inde, en Chine faire de l'import-export d'outillage léger, a racheté des marques comme Lip ou Zavatta, des friches industrielles, fait fortune tout simplement. Il emploie 425 personnes pour un chiffre d'affaires de 1 milliard de francs et vient d'entrer en Bourse, sur le second marché.

MALGRÉ tout, il se sent isolé de la nomenclature locale. Toujours cette passion de couper les têtes qui dépassent. « Ici, tout le monde pense à être conseiller municipal, député. Pas chef d'entreprise. Les gens sont très jaloux, incapables d'oeuvrer ensemble. On dit que les Gersois ouvrent grand leurs bras, mais ne les referment jamais. »

Tout le monde n'est pas de cet avis, on s'en doute. Marciac, petit bourg de 1 240 hectares, va fêter le vingtième anniversaire de son festival Jazz in Marciac, fondé par Jean-Louis Guilhaumon, qui est également principal de collège et maire de la commune. Logé au début dans les arènes, puis dans une usine de meubles, le festival attire aujourd'hui 5 000 visiteurs par jour pendant dix jours (ce qui, pour les commerçants, assure le chiffre d'affaires de l'année), avec les plus grands noms du jazz mondial, d'Oscar Peterson à Wynton Marsalis, de BB King à Ray Charles. Pour les Américains, débarquer dans ce minuscule havre de campagne française où l'on enseigne le jazz à l'école cinq heures par semaine, c'est l'exotisme absolu.

S'il fallait une ultime preuve du caractère débrouillard des Gersois, on se rendra à Condom. Le maire, Gérard Dubrac, ayant constaté que les Américains de passage lui achetaient des boîtes de préservatifs (condom en anglais et en français) en lui demandant un coup de tampon sur la boîte, comme gage de « capote d'origine » en somme, a décidé, après une très sérieuse étude de faisabilité, de créer un Musée du préservatif, qui ouvrira dans trois ans et compte déjà en réserve quelque 2 000 pièces. Le maire de Sausalito (Californie) est venu en personne prendre des contacts. Les Japonais sont très intéressés. Le succès médiatique est assuré : « On va mettre Condom sur Internet ! »

Dessin : d'Olce

MICHEL BRAUDEAU

Services

CODES PROMOS avec Global Savings Group

- AliExpress : 5€ offerts dès 10€ d'achats
- Yves Rocher : -50% sur une sélection d'articles
- Boohoo : -50% sur plusieurs catégories
- Europcar : -15% sur votre location de voiture
- Nike : jusqu'à -50% sur les articles en promotion
- Red SFR : 15€ de remise sur votre panier
- Made.com : 50€ offerts dès 500€ d'achats

Tous les codes promos